

* Le Congrès Féminin *

Le premier grand congrès, catholique, canadien-français, et féminin, vient de se terminer à Montréal, et bien que je n'aie nullement l'intention de récapituler ce qui s'y est passé—les journaux quotidiens d'ailleurs, en ayant déjà fait un compte-rendu aussi exact que fidèle,—il n'est que juste, cependant, que j'en répète quelques échos.

Quand Madame Henri Gérin-Lajoie a d'abord parlé de fédérer en une seule association toutes les œuvres charitables, éducationnelles et économiques de notre ville, l'entreprise m'a semblé tellement gigantesque, la tâche tellement forte, que, pendant un moment, je l'ai crue irréalisable.

L'énergie, la vaillance, et la persévérance d'une femme ont accompli ce quasi-miracle. Un travail de plusieurs mois, ardu et constant, a réuni sous un même drapeau—celui de la Saint-Jean-Baptiste,—des milliers de femmes de tout âge et de toutes conditions.

Je suis une de celles qui croient avec ferveur que ce mouvement féminin ou féministe—what is in a name? répéterai-je avec Shakespeare—que ce mouvement, dis-je, bien dirigé, peut accomplir de grandes choses et donner à l'action sociale son influence, une impulsion salutaire riche en résultats bienfaisants.

Pour ne citer qu'un exemple : Qui pourrait nier la puissance d'une association comme celle-ci pour endiguer les terribles progrès de l'alcoolisme ? Personne, assurément, et je suis heureuse de signaler que la lutte contre l'alcool est un des articles du programme de la Fédération de la Saint-Jean-Baptiste.

Certes, le Congrès n'a pas eu pour effet de soulager immédiatement toutes les misères, et de remédier à tous les maux ; ne fallait-il pas, d'abord, qu'un exposé de ces misères fut fait ? n'était-il pas sage que la source et les causes de ces maux fussent bien précisées ?

Elles l'ont été dans des conféren-

ces très bien faites, dont quelques-unes ont pu sembler un peu monotones et un peu longues à la récitation, mais dont la lecture sera au plus haut point intéressante, lorsque ces travaux seront réunis en un seul volume, ainsi qu'on nous l'a fait espérer.

Le Congrès a débuté de très brillante façon : messe du Saint-Esprit à Notre-Dame de Lourdes, où l'abbé Gauthier, dont le Carême à la cathédrale est aussi couru que celui de Notre-Dame, a prononcé un magistral sermon.

Puis, soirée de gala, à laquelle assistaient, outre mesdames les congressistes, nos hommes politiques de toutes nuances, et des représentants de toutes les classes de la société.

Son Excellence, le lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, Sir Louis A. Jetté, et Sa Grandeur Monseigneur Bruchési ajoutaient à l'importance de la réunion, et sanctionnaient, par leur présence, l'existence même du Congrès.

Bref, le Féminisme, en notre ville, peut maintenant s'écrire avec une grande lettre. Ne l'a-t-on pas solennellement reconnu à Montréal, sinon au Canada ? Ah ! le bon Féminisme, naturellement ! Vous parlerais-je d'autre ?

Seulement, et là-dessus, je demande très humblement pardon à l'éminent archevêque qui a harangué l'assemblée d'ouverture, au Monument National, de différer d'opinion avec lui—le féminisme aurait tort s'il ne gardait ses faveurs que pour les femmes de foyer.

Ne doit-il pas le bon féminisme, surtout et pardessus tout protection à celles qui n'ont point de foyer ? ou qui, en ayant un, n'y trouvant ni le feu qui les garantisse du froid, ni le morceau de pain qui les défende contre la faim, sont obligées d'aller chercher hors de la maison le travail qui met à l'abri de la noire misère ?

Les séances du Congrès ont attiré un auditoire nombreux. Venues d'abord par curiosité, les spectatrices y

ont été retenues par l'intérêt qu'a développé en elles chacun des problèmes de la vie sociale.

Véritablement, on ne pourrait écrire de meilleures conférences que celles qui ont été lues à ces séances. La plupart des femmes qui ont fait ces travaux n'ont eu aucun entraînement à cette besogne intellectuelle et les résultats, cependant, ont été magnifiques.

Signalons, une fois encore, la richesse des ressources intellectuelles chez les nôtres.

Ce qui a un peu manqué, c'est la facilité de la discussion orale. Détail qui ne manquera pas de faire pousser des oh ! et des ah ! de surprise à ces messieurs,—les répliques verbales n'ont pas été assez nombreuses.

Quel dommage, pourtant ! Les discussions courtoises—et elles l'eussent été toutes—ces répliques du tac au tac, en mettant plus de vie et d'animation dans les séances, auraient, de plus, permis l'expansion de la pensée des écoutants.

Ainsi,—entr'autres sujets de discussion—je choisis celui du service domestique, qui a été traité à l'une des assemblées du Congrès. Il y aurait eu des choses extrêmement pratiques à ajouter à ce qui s'est dit, ou des critiques judicieuses à exprimer, si la timidité non encore vaincue, chez nous de parler en public sans papier devant soi, n'eût paralysé la volonté de l'auditoire.

Je l'ai regretté pour ma part, j'aurais aimé à signaler, à haute voix, tout ce que j'ai trouvé d'exagéré et de peu juste en somme, relativement à cette épineuse question.

L'on conviendra aisément avec moi, que, de nos jours, les plus mal traitées des maîtresses ou des servantes, ne sont pas ces dernières. Quand il y a à reprendre du côté des maîtresses, les domestiques, qui ne sont pas des esclaves et qui le savent, ne se gênent pas pour changer de commandement.

Tout le monde est trop bien persuadé des ménagements et des concessions des maîtres envers leurs domestiques, pour qu'on vienne s'attendrir sur les nerfs de ceux-ci, sur la tristesse de leurs rêves, sur leur amertume et leur mélancolie durant les five o'clock et autres fêtes mondaines.

Voilà une note très fautive à faire entendre, et, à tous égards, absolument déplorable.